



Quand les Eglises se disputaient l'Afrique

COLONIES • Au XIX^e siècle, alors que les pays européens se partagent l'Afrique, les Eglises se mettent aussi à occuper le terrain, jusqu'à s'imposer parfois comme «Etats dans l'Etat». L'historien Guy Thomas raconte.

PROPOS RECUEILLIS PAR
PASCAL FLEURY

HISTOIRE VIVANTE
En 1885, les grandes puissances se réunissent en Allemagne, à l'initiative du chancelier

impérial Otto von Bismarck, pour se partager le continent africain. La Conférence de Berlin va redessiner profondément la carte de l'Afrique, mais aussi ouvrir de vastes territoires aux missionnaires qui, à leur tour, vont se disputer le continent. Guy Thomas, chargé de cours en histoire africaine à l'Université de Bâle et directeur des archives et de la bibliothèque de l'institution «mission 21» (autrefois Mission de Bâle), revient sur le rôle clé des sociétés missionnaires en ces temps d'expansion coloniale et évoque leur développement, les Eglises devenant parfois un «Etat dans l'Etat».

Quelles sont les prémices de l'expansionnisme religieux en Afrique?

Guy Thomas: Il faut remonter au début du XIX^e siècle, avec l'abolition de la traite des esclaves. A cette époque se développe en Grande-Bretagne un mouvement philanthropique au sein de l'Eglise anglicane: la «secte de Clapham». Ce mouvement veut faciliter le retour en Afrique des esclaves déportés aux Etats-Unis. Des missions se mettent en place pour les accueillir au port de Freetown, en Sierra Leone. D'autres mouvements de revitalisation spirituelle voient le jour, comme la Société missionnaire anglicane, fondée en 1799.



Les missions ont préparé le terrain pour les colons GUY THOMAS

Ils s'installent principalement sur la côte de l'Ouest et en Afrique du Sud. La Mission de Bâle s'établit sur la Côte-de-l'Or (Ghana) en 1828. C'est le temps de la découverte des terres intérieures de l'Afrique. Une phase «précoloniale» à laquelle participent les missions.

Sans s'en rendre compte, les missions préparent alors le terrain pour une colonisation massive?



Carte des missions, vers 1890. La compétition missionnaire était parfois vive sur le terrain. ARCHIVES DE LA MISSION DE BÂLE/MISSION 21

Oui, au même titre que les découvreurs. Elles publient des livres et articles de presse qui attirent l'attention des autorités politiques en Europe. La Mission suisse en Afrique du Sud, par exemple, qui est aujourd'hui connue sous le nom de Département missionnaire des Eglises protestantes de Suisse romande, à Lausanne, comptait parmi ses membres des

missionnaires exceptionnels, ethnographes, linguistes et géographes. Bien qu'ils ne l'aient pas vraiment cherché, leur travail de qualité a servi à l'exploitation de l'Afrique après 1885. La mission de Bâle a aussi préparé le terrain, ouvrant des écoles, évangélisant les populations, veillant à l'hygiène, publiant des études scientifiques. Résultat: les Etats ne tardent pas à envoyer des émissaires.

Comme Pierre Savorgnan de Brazza, qui négocie pour la France l'accès à l'intérieur du Congo avec les chefs de la région du fleuve Ogooué. L'explorateur laissera son nom à la capitale, Brazzaville, en 1881.

Missions et commerce font alors bon ménage sur le terrain... Il ne faut pas se le cacher. D'ailleurs le missionnaire et explorateur écossais David Livingstone, qui travaillait pour la London Missionary Society, parle du «triple C»: christianisme, civilisation et commerce. Les négociants, qui débarquent toujours plus nombreux en Afrique, empruntent les chemins déjà ouverts par les missionnaires et les découvreurs. Un «commerce légitime» se développe, comme contrepoids à celui de l'esclavage. En 1859, la Mission de Bâle fonde même sa propre société de commerce. Ce n'est toutefois que dans les

années 1870-80, alors que l'économie s'échauffe en Europe, et que les besoins en matières premières et en nouveaux marchés se font pressants, que les missions prennent conscience d'être parties prenantes de ce mouvement expansionniste.

Comment les missions se partagent-elles alors l'Afrique? Peu après la Conférence de Berlin, se tient une conférence des missions, à Bremen. Bien que jusque-là, les sociétés missionnaires aient fait preuve d'un bel esprit de solidarité, on remarque qu'il existe d'importantes compétitions entre elles. C'est que la définition des territoires peut varier en fonction des pouvoirs coloniaux, des groupes ethniques, des langues ou de la topographie. Les documents d'époque montrent que les gouverneurs des administrations coloniales doivent parfois intervenir pour mettre de

l'ordre. A noter que la concurrence ne s'observe pas qu'entre catholiques et protestants. Parfois, les missions protestantes ont tout autant de peine à s'entendre entre elles.

Sur le terrain, les divergences s'avèrent aussi culturelles... Les missions allemandes ou britanniques semblent effectivement s'adapter davantage aux cultures locales que les missions françaises. Les Français imposent par exemple la langue coloniale très tôt dans la scolarité, alors que les Allemands et les Anglais conservent les langues locales. Cela va créer des classes sociales. Les Africains ayant assimilé et maîtrisant le français sont qualifiés d'«évolués». Reste que cette disparité est compréhensible: les colonies françaises étaient considérées comme des provinces d'outre-mer, alors que les colonies allemandes ou bri-

tanniques n'étaient que des bases politico-stratégiques et commerciales.

Les missions se soumettent-elles aux régimes coloniaux? Elles ont tendance à collaborer, se mêlant peu de politique. Mais elles s'engagent tout de même régulièrement en faveur des peuples autochtones. Par exemple au Cameroun, lorsque des entreprises et l'administration allemande veulent exproprier des terrains pour établir des plantations. Elles assument alors une fonction d'arbitrage.

Comment évoluent les missions après la Première Guerre mondiale? Le conflit transporté sur sol africain a considérablement terni l'image des missions auprès de la population. Pour regagner en réputation, elles ont dû travailler plus étroitement avec les Africains, malgré le nationalisme culturel et politique qui se manifeste alors clairement dans les cercles proches des missionnaires. On forme des pasteurs africains qualifiés dans les séminaires, mais sans les payer autant que leurs homologues européens. Cela crée des tensions: un signe annonciateur de la future autonomie des Eglises missionnaires. Dans les années 1950-1960, de nombreuses Eglises-filles deviennent Eglises-sœurs.

C'est le temps de l'indépendance pour nombre de pays africains... Oui, l'état d'esprit missionnaire est alors bien forcé d'évoluer à nouveau. Les missions, entre autres, se mettent à parler de réparation. Elles se lancent dans la coopération au développement, se mutent en ONG. Les Eglises gagnent rapidement leur indépendance spirituelle et administrative. Pour ce qui est des finances, cela prend plus de temps: l'aide européenne reste la bienvenue.

Aujourd'hui, avec le recul, faut-il condamner les missions pour leur complicité coloniale? Il importe de relativiser. Les missions, prises dans l'expansionnisme colonial, ont fait du tort à l'Afrique, et méritent d'être critiquées pour cela. Mais elles ont aussi apporté de bonnes choses aux peuples africains, qui en profitent encore aujourd'hui au niveau politique, scolaire ou social. I

«Une position d'Etat dans l'Etat»

Aujourd'hui, les missions en Afrique peuvent être classées en plusieurs catégories, explique l'historien Guy Thomas:

TRADITION Ces missions «à l'ancienne» opèrent depuis les pays occidentaux en envoyant encore du personnel et de l'aide matérielle sur le terrain, ainsi qu'un message évangélique. Si la population les accepte, cela peut fonctionner.

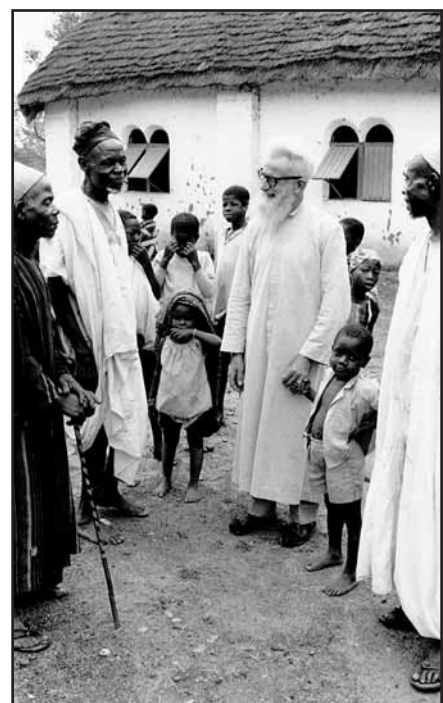
CHARISME Ces mouvements charismatiques ou pentecôtistes qui, dans leur cadre moderne, remontent aux années 1960, occupaient d'abord des niches mais sont devenus une force majeure parmi les Eglises. Il n'est pas rare qu'ils attirent des membres d'Eglises missionnaires traditionnelles, un peu désillusionnés, qui cherchent une promesse plus tangible, une spiritualité revitalisée et un nouveau sens à leur foi.

FILIATION Ces Eglises, nées des missions, ont grandi avec leur propre identité, sans changer d'orientation mais avec une certaine revitalisation spirituelle. Elles entretiennent des écoles, crèches, hôpitaux, institutions sociales, économiques ou techniques, assurant une certaine sécurité sociale dans des pays où les soins et les assurances sociales sont lacunaires. «Elles ont pris en quelque sorte la position d'Etat dans l'Etat», commente Guy Thomas. Ces Eglises peuvent compter sur le partenariat des sociétés missionnaires mères, en Europe ou ailleurs. Elles vivent aussi des cotisations de leurs membres et de recherches de fonds sur place.

INVERSION Fondées en Europe ou aux Etats-Unis par des membres de la diaspora africaine, ces «missions à l'envers» perpétuent la vie spirituelle pratiquée en

Afrique. Souvent très dynamiques, elles attirent d'autres membres et deviennent une force remarquable dans le paysage spirituel des grandes villes occidentales. «Ce sont des missionnaires parmi nous», explique l'historien bâlois.

INDÉPENDANCE Suite à un processus d'«indigénisation», sont nées des Eglises autochtones, séparées d'autres Eglises ou fondées indépendamment. Ainsi en est-il de l'Eglise kimbanguiste du Congo, un mouvement de type prophétique né en 1921, qui revendique aujourd'hui 17 millions de membres. Ou d'autres Eglises indépendantes, fondées dans les années 1880-1910 dans les régions minières d'Afrique australe. Ces Eglises ont pris un caractère proprement africain, avec des éléments liturgiques des missions, mais un programme d'évangélisation original. PFY



Mission catholique dans un village du Bénin, en 1972. CIRIC/ARCHIVES

SEMAINE PROCHAINE

LA FILIÈRE DE L'URANIUM

Pas d'«Histoire Vivante» pendant les fêtes. Rendez-vous en janvier 2011, avec un dossier sur le commerce de l'uranium, son trafic et ses déchets... LIB

4ère
RSR-La Première
Du lundi au vendredi
15 h à 16 h
tr télévision suisse
Histoire vivante
Dimanche 20 h 30